



Il se laissa glisser le long du tronc. (page 347).

Il n'avait pas réussi à s'endormir... Il s'était tourné et retourné sur sa branche sans parvenir à fermer les yeux...

Les autres dormaient de bon cœur.

Le bruit se renouvela.

Que signifiait cela ?

C'était comme si l'on avait placé près de lui, une machine, comme celle de l'Eagle, qui ronflait bruyamment...

Il écouta avec attention...

Le bruit cessa durant quelques moments, pour reprendre ensuite de plus belle.

Le petit se dressa, et tâcha de percer l'obscurité...

Il ne parvint à distinguer que les lianes qui se trouvaient dans son voisinage immédiat...

Le ronflement reprit de plus belle...

Il semblait se rapprocher...

Jeannot se leva...

L'habitant du pôle dormait sur une branche supérieure.

Jeannot voulait l'éveiller pour attirer son attention sur ce qu'il avait entendu...

Il voulait crier...

L'angoisse ne lui permit pas d'émettre un son...

Que devait-il faire pour échapper au danger? Car il ne se dissimulait pas qu'un danger inconnu le menaçait.

Et il lui fallait sauver ses compagnons! Il ne voulait pas s'enfuir en les abandonnant.

Il résolut de monter auprès de Dorange pour éveiller ce dernier.

Mais il tenait à peine sur ses jambes.

Qu'allait-il se passer?

Le bruit s'approchait de plus en plus, et ressemblait maintenant au bruit que fait une automobile que l'on met en marche.

Tout à coup, un tremblement convulsif agita Jeannot...

Devant lui, au travers du rideau de lianes, il venait d'apercevoir deux lumières...

On eut dit des ampoules électriques, vertes.

Et ces yeux... car ce devaient être les yeux de quelque animal, étaient fixés sur le petit malheureux...

Jeannot recula jusqu'au tronc même de l'arbre...

— A l'aide! voulut-il crier, mais un son indistinct sortit de son gosier que l'angoisse serrait.

Les lumières approchaient...

L'enfant sentit l'haleine de l'animal le frapper au visage...

Et il était sans armes!

Il sentit tout à coup le contact du corps de l'animal, frôlant ses pieds et se dressant lentement le long de son corps...

Il frappa désespérément de ses deux poings sur la tête de l'animal, qui lui couvrait maintenant tout le corps, comme s'il voulait l'écraser.

Les yeux du monstre lançaient de la lumière, et Jeannot remarqua que l'animal avait une tête hideuse, couverte de gibbosités verdâtres, d'où ardaient une langue effilée...

Ce devait être un de ces énormes serpents dont Dorange avait parlé...

En ce cas, il était perdu, car le monstre allait le dévorer et ses compagnons ignoreraient même sa malheureuse fin...

En ce moment, il songea à sa mère...

Dans une chambre richement meublée, il vit une belle jeune

femme, comme Limiet lui avait décrit sa mère, et cette jeune femme regardait par la fenêtre, comme si elle attendait quelqu'un.

Oui, c'était bien ainsi, elle attendait son enfant, qu'elle n'avait pu embrasser de si longtemps.

Et il ne viendrait jamais, cet enfant !

Le désespoir donna des forces à Jeannot, qui parvint à repousser la tête du monstre...

Cela dégagait sa poitrine, et il lui semblait que sa gorge allait pouvoir proférer des sons.

— Maman ! s'écria-t-il, maman !

À quelques pas de l'enfant Potard dormait du sommeil du juste et son ronflement couvrait celui du monstre.

Eveillé par le cri strident de Jeannot, il ouvrit les yeux...

Il ne vit que la lumière que projetaient les yeux verdâtres du serpent.

Potard se dressa...

Jeannot sentit que le serpent abandonnait sa première position, et vit qu'il allait se jeter sur le malheureux chimiste...

— Si je parviens à atteindre le sol, se dit le petit, je suis sauvé... Malheureux Potard ! Mais en ce moment, chacun pour soi !

Il se laissa glisser le long du tronc de l'arbre et se cramponnant aux aspérités et aux lianes, il réussit à atteindre la terre ferme.

Il mit le pied sur un corps glaant et roula dans les broussailles.

Il avait dû marcher sur le corps du serpent...

Si le monstre se laissait tomber, le petit était perdu !

Une panique qui ne lui permettait même plus de réfléchir à ce qu'il faisait, se fit maître de lui.

Il se dressa et se mit à courir de toutes ses forces.

Il se cognait aux arbres, trébuchait sur les racines à fleur de terre qui lui barraient la route, se déchirait aux lianes mais, malgré tous les obstacles, il continuait de fuir, sans se donner le temps de respirer.

Il lui semblait que le serpent le poursuivait et le gagnait de vitesse.

Il croyait sentir l'haleine fétide du monstre sur son dos et dans son cou.

Il entendait son halètement.

Et il continuait de courir...

Il atteignit enfin un sentier qui traversait la forêt... Sa course s'accéléra encore, maintenant qu'il n'avait plus d'obstacles devant lui...

Il finit par arriver à la rive d'un lac, dont l'eau ne présentait pas le même aspect que celle qui s'étendait devant le palais du roi du pôle...

Ces eaux étaient pures et resplendissantes...

La lune brillait au ciel, et couvrait le paysage de sa lueur glauque.

Jeannot se donna enfin le loisir de respirer et de risquer un regard derrière lui...

Il vit que la forêt s'étendait loin derrière lui, et que rien ne bougeait sur la plaine qui l'en séparait.

Le serpent, le terrible monstre, ne l'avait donc pas poursuivi hors de la forêt...

Epuisé de fatigue, le petit s'assit au bord de l'eau et tâcha de rassembler ses idées.

— Le serpent sera resté dans l'arbre, se disait-il, et le malheureux Potard sera devenu sa proie... Je me suis effrayé bien inutilement... Cela a été un moment terrible, lorsque le serpent approchait sa tête hideuse... Qui n'aurait pas été saisi de panique ?

Il était en nage...

— Heureusement qu'il fait assez chaud ici pour que je ne doive pas craindre un rhume, se dit-il. Mais où suis-je donc ici ? Mes compagnons vont-ils me trouver ici, ou vont-ils suivre une autre route ? En ce dernier cas, je suis perdu. Ils choisiront peut-être une autre route, après avoir cherché vainement nos traces, à Potard et à moi... Ils rebrousseront peut-être chemin... Pourrai-je les retrouver, ou suis-je condamné à errer ici, pour finir par mourir de faim ?

Sa situation était terrible.

A quoi se résoudre ?

Il se proposa d'attendre le jour, et de se rendre ensuite dans la forêt, pour tâcher d'y découvrir ses amis.

Tout à coup, un bruit insolite vint encore frapper son oreille.

Il se dressa...

C'était comme si un troupeau de chevaux venait au grand galop dans sa direction...

Au loin, il aperçut, en effet, un troupeau d'animaux...

C'était un point noir, qui grossissait de moment en moment...

Jeannot jeta les yeux autour de lui, et aperçut à quelque distance un bouquet d'arbres... On eut dit des palmiers...

Il courut s'y réfugier...

Les animaux semblaient se diriger vers le lac.

La terre tremblait sous leur course...

Au bord de l'eau, ils s'arrêtèrent, et se mirent à puiser de l'eau dans leurs trompes puissantes...

Jeannot compta sept éléphants...

A vrai dire, ce n'étaient pas des éléphants, mais de grands pachydermes, qui avaient quelque analogie avec les éléphants... Mais ils étaient beaucoup plus grands, de plus forte taille, et plus longs, tandis que leurs pattes étaient plus minces... On eut dit que ces immenses corps oscillaient sur des échasses...

Leurs défenses, qui luisaient au clair de lune, étaient recourbées et leur pointe était très acérée...

La peau, de couleur rose, et couverte de mille plis, leur donnait un aspect fantastique...

Tout à coup, ils finirent leur manège, et tendirent leurs larges oreilles au vent.. Ils semblaient avoir remarqué un bruit éloigné...

L'un d'eux se mit à bramer...

On eut dit le grondement du tonnerre...

Jeannot tremblait de tous ses membres...

Les autres animaux imitèrent le premier... orateur ; et durant quelques instants, la plaine résonna de cris sonores...

Un cri pareil retentit au loin...

Les animaux reprirent leur manège... Ils étaient rassurés, sachant que c'était l'un de leurs congénères qui s'approchait...

Il en était ainsi, car bientôt Jeannot aperçut un huitième éléphant qui se dirigeait vers le lac...

Lorsque le pachyderme se fut rapproché, Jeannot vit qu'un homme était perché sur son dos, où il se tenait accroché aux oreilles de la bête...

C'était un blanc...

L'éléphant interrompit brusquement sa course au bord du lac...

Son cavalier lui passa au-dessus de la tête, lâcha prise et tomba dans l'eau...

Le lac semblait heureusement peu profond, car l'homme se dressa, et se dirigea vers la rive, à peu de distance des pachydermes qui semblaient ne plus s'occuper de lui !

Le baigneur improvisé se dirigea vers le bouquet d'arbres où Jeannot s'était réfugié.

Le petit n'en put croire ses yeux..

Était-il le jouet d'un rêve, d'un cauchemar ?..

Dans la figure humaine qui s'approchait de lui, Jeannot reconnut son camarade de voyage, l'inventeur des pastilles, le savant Paul Potard!...

Le doute n'était plus possible...

L'homme inspecta l'horizon de tous côtés et finit par s'asseoir au bord du lac...

— Potard ! s'écria Jeannot.

Le chimiste, comme piqué par un serpent, se dressa brusquement et regarda le bouquet d'arbres d'un air égaré :

— Je deviens fou ! s'écria-t-il.

M'a-t-on appelé ? Non ? Je crois qu'on vient de m'appeler ? Qui est là ?

Et de nouveau, il entendit :

— Paul Potard ! Potard ! Venez ici, sous les palmiers !

— Suis-je fou, se demanda à son tour Jeannot, en voyant que le chimiste ne bougeait pas.

Ils pensaient tous deux être le jouet d'une illusion.

Jeannot sortit de son refuge.

Lorsque le chimiste vit son camarade devant lui, de sorte qu'il n'avait plus à douter, il laissa échapper un cri de joie et s'élança vers le jeune homme.

— Vous ici ! s'écria-t-il. Vous ici ? Et comment cela s'est-il fait ?

— Il vaut peut-être mieux que ces Messieurs, dit Jeannot en désignant les pachydermes, ne nous voient pas ensemble. Abritons-nous ici jusqu'à ce qu'ils s'en aillent.

— Ce sont de bons animaux ! reprit Potard, car l'un d'eux m'a sauvé la vie. Malheureusement, le hasard a voulu que l'éléphant me conduise involontairement jusqu'ici. Mais comment se fait-il que vous voilà ! Votre présence en ces lieux me comble de stupeur.

En peu de mots, Jeannot lui raconta comment, poussé par la panique, il avait couru jusqu'au lac.

— Jamais je ne me suis senti si heureux, conclut-il, que lorsque je vous ai aperçu... Seul, le désespoir m'eut rendu fou. Comment aurais-je pu m'en tirer ? A deux, nous finirons bien par trouver le moyen ou de retrouver nos camarades, ou de quitter le pôle, ou au moins d'y trouver la subsistance.

— Espérons-le.

— Mais dites-moi donc comment l'éléphant vous a amené ici ?

— Ce sera bientôt fait.. J'étais au pouvoir du serpent et j'avais déjà recommandé mon âme à Dieu lorsque j'entendis tout à coup le bruit que vous avez dû entendre lorsque l'éléphant s'est approché d'ici.. On eut dit qu'une main de fer venait de jeter le serpent de l'arbre.. Je tombai également.. Je venais de tomber sur un corps dur et m'aperçus tout à coup que j'étais en mouvement. Je n'osais bouger, ne comprenant rien à ce qui s'était passé.. Enfin je me rendis compte de ce m'était arrivé.. Il m'était impossible de me laisser glisser du dos de l'animal, car, en ce cas, j'eusse été foulé aux pieds par ceux qui le suivaient.. Et ils couraient comme

le vent... Vous avez dû voir comment je suis venu ici et comment mon cheval m'a lancé à l'eau...

— Mais oui, et j'ai même craint un moment que vous ne soyez noyé...

— Qui sait si ce n'eût pas été préférable ? Il est possible que nous ne trouvions pas de nourriture ici et que nous devons mourir de faim... Pas de soit en tous cas, car l'eau du lac, que j'ai goûtée malgré moi, est excellente.

— Nous finirons par atteindre la forêt, reprit Jeannot, et nous y trouverons de la nourriture. Ce qu'il peut nous arriver de plus grave, c'est d'être forcés de rester longtemps ici...

— Je crains que ce ne soit pour toujours.

— Ce serait terrible, cela ! Si j'avais seulement pu voir ma mère, et l'embrasser, une journée durant, je finirais bien par me faire à la vie d'ici... Mais maintenant, la certitude de ne plus jamais revoir ma mère m'enlèverait toute quiétude...

— Ayons bon courage, dit Potard. Le hasard nous a déjà joué bien des tours. Qui sait s'il ne nous aidera pas maintenant ?

— Les éléphants s'en vont, dit Jeannot, et ils rebroussement chemin... Si nous les suivions ? Nous ferions peut-être la même route que celle qui nous a menés ici. Voulons-nous les suivre à distance ?...

— Bon, dit Potard. Mais ils vont si vite ! Nous devons courir pour ne pas les perdre de vue.

Ils quittèrent le bouquet de palmiers et suivirent les éléphants à la course.

Nos amis s'imaginaient que les pachydermes rentraient dans la forêt... mais ils se trompaient, ce dont ils ne s'aperçurent que lorsqu'ils débouchèrent sur une grande plaine, d'aspect rocheux et où il n'y avait trace ni de lac ni de forêt.

Ils ne découvrirent plus celle-ci, et, comme si le hasard eût voulu les accabler, les éléphants lancèrent un appel à ce moment, et accélérèrent tellement leur course, qu'ils semblaient voler à travers la plaine rocheuse.

Il fut impossible à nos deux amis de les suivre plus avant.

La nature rocheuse du sol n'était d'ailleurs pas favorable à la course...

Bientôt, les pachydermes disparurent à l'horizon...

Que faire ?

Autour d'eux, il n'y avait à voir que cette immense et monotone plaine...

Jeannot se laissa tomber sur le sol,

— Je ne saurais plus avancer, dit-il, mes pieds sont gonflés et me font mal... C'est comme si j'avais marché durant des heures.

— Il en est de même pour moi, dit Potard, qui se coucha tout de son long sur le sol. Reposons-nous, et regagnons quelques forces.

— Oui, mais étendez vos jambes, sinon elles deviendront si raides qu'il vous sera presque impossible de marcher. Il fait assez chaud ici, dit Jeannot, en imitant son compagnon.

— Oui, c'est ce qui me fait penser que nous avons tourné le dos à la forêt et que nous nous dirigeons vers le centre du pôle.

— Cela ne serait pas si mal, car nos camarades, s'ils ne nous retrouvent pas, et nous abandonnent, continueront leur route vers ses parages.

— Mister Steadily en tous cas, dût-il y venir seul.

— Mais de quel côté arriveront-ils au cratère ?

— Si c'est par ici, nous avons quelque chance de les voir...

Mais sinon...

— Sinon ?

— Sinon, nous n'avons qu'à mourir, car il n'y a pas moyen de subsister ici.

— Tout dépend donc du hasard.

— Tout, en effet !

Ils gardèrent le silence durant quelques minutes.

— J'ai sommeil, gémit Jeannot.

— C'est la fatigue. Ne serait-ce pas dangereux de dormir ici ? reprit le chimiste en baillant.

— Je n'en sais rien, mais il m'est impossible de résister encore.

— En ce cas, dormez bien !

— Pareillement.

Et les deux voyageurs fermèrent les yeux, vaincus par un sommeil de plomb.

Lorsqu'ils se réveillèrent, ils ne purent se rendre compte de la durée de leur somme. Mais il avait dû être de longue durée, car nos amis étaient regaillardis et prêts à continuer leur route. Mais la chaleur devenait presque insupportable, tandis que leur estomac criait famine.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Potard.

— Marcher droit devant nous.

— Jusqu'à ce que la fatigue soit la plus forte ?

— Mais oui !

— La perspective n'a rien de bien agréable.

— Que voulez-vous y faire ! Si nous re-tons couchés ici, la perspective n'en deviendra pas plus belle. Si nous marchons, nous

courrons au moins la chance de découvrir une planche de salut.

— Allons, en marche...

Ils poursuivirent leur route incertaine.

De minute et minute, la chaleur devenait plus intense, et après une heure de marche, la température était presque insoutenable.

Leur gosier était desséché.

Ils ne respiraient plus qu'avec peine

La sueur leur coulait du corps.

Le sol devenait si chaud, que la plante des pieds leur semblait devoir rôtir.

Une odeur de salpêtre emplissait l'air...

Un grondement sourd pareil à un roulement de tonnerre éloigné, vint frapper leurs oreilles.

— Ce doit être le cratère, dit Jeannot, car c'est ainsi que l'habitant du pôle a décrit ses approches.

— En effet, je vois déjà une flambée rougir l'horizon.

— C'est bien cela !

— Nous approchons donc du pôle !

— Je le suppose.

— Je voudrais en voir un peu plus.

— Moi aussi, mais de quelle façon ?

— Essayons de pousser plus loin.

— Impossible ! Nous allons suffoquer.

— Essayons ! Puisque nous voilà si loin déjà...

Durant une dizaine de minutes, ils poussèrent encore en avant. Puis il leur fut impossible de continuer, ils étaient arrivés à proximité de la nuée d'où sortaient les flammes, car les morceaux de lave provenant du cratère tombaient à quelques mètres devant eux.

Un peu plus loin, une coulée de métal en fusion se précipitait dans une crevasse, projetant de toutes parts des flammes de toutes dimensions et de toutes couleurs...

Des roulements de tonnerre, éloignés, plus rapprochés, se faisait entendre.

Le sol tremblait sous leurs pieds.

Une pluie de cendre les couvrait.

Le spectacle était terrifiant, mais grandiose.

Frappés d'admiration, les deux voyageurs s'étaient arrêtés, sans plus souffler mot.

Ils se trouvaient en ce moment, on eut dit dans un défilé de montagne, formé de deux rangées de blocs granitiques, qu'un tremblement de terre avait dû projeter là.

Ils s'étaient abrités dans une anfractuosité de ces rochers contre la pluie de cendre qui menaçait de les aveugler.

Comme ils regardaient encore le terrifiant spectacle, une voix

humaine vint frapper leur oreille.

Stupéfaits, ils regardèrent autour d'eux sans découvrir personne.

Était-ce une illusion de leurs sens énervés ?

Ils furent bientôt à même de résoudre cette question, car au-dessus d'eux, sur le rocher qui les abritait, parut Mister Steadily, ayant à ses côtés le roi du pôle.

— Jamais vous n'avez poussé jusqu'ici ? demanda l'Anglais.

— Jamais, répondit Dorange... J'ai toujours gardé une distance respectueuse entre le cratère et ma peau... Avouez que la situation n'est pas tenable ici.

Mister Steadily garda le silence durant quelques moments, puis il prononça solennellement, à haute voix :

— C'est donc à un Anglais qu'il a été donné de voir le premier le cratère de la terre, au centre du pôle sud !

Mais il sursauta au même moment, car une voix humaine venait de lui répondre d'en bas, et il aperçut Paul Potard, qui, aux côtés de Jeannot lui criait :

— Excusez-moi, mais ce privilège a été réservé à un wallon et à un Français !... Nous avons vu le cratère avant vous !...

CHAPITRE XXX.

Vers l'Océan !

Taupin et le Rossai s'approchèrent en courant.

Le dernier se laissa glisser le long des rochers, lesté comme un singe. Un instant après il serrait Jeannot dans ses bras.

Taupin avait également opéré la descente périlleuse et tenait les mains de Potard entre les siennes...

Limiet considérait en riant l'Anglais, dont le visage contracté décelait la fureur.

— Nous ne attendions pas à celle-là, n'est-ce-pas, milord ? dit l'habitant du pôle.

— Non, dit Steadily d'un ton sec.

— Vous voilà réunis à nouveau !

— En effet !

Dorange n'insista plus.

Il s'apercevait que l'Anglais n'avait pu pardonner, et ne pardonnerait jamais au Français d'avoir osé découvrir le pôle au nez et à la barbe d'un sujet de sa gracieuse majesté la reine Victoria.

Le Rossai assaillit Jeannot de questions, et lorsqu'ils eurent tourné le dos au cratère pour rebrousser chemin sous la conduite de Dorange, Potard raconta comment lui et son compagnon avaient atteint le cratère.

Et il ne négligea pas d'ajouter que tous deux n'avaient plus mangé depuis de longues heures et que la faim leur tirait les entrailles.

— Un quart d'heure de patience, et vous vous restaurerez, leur dit Dorange, nous prendrons un autre chemin qui nous mènera plus vite vers la forêt.

— Mais, à votre tour, racontez donc ce qui s'est passé depuis notre disparition, dit Jeannot au Rossai... Avons-nous fait l'objet de recherches ?

— En voilà une question... Si j'avais été le maître, nous serions encore à vous chercher dans la forêt.

— Où vous ne nous auriez plus trouvés.

— Le hasard nous a réunis.

— A tout bien considérer, dit Potard, il vaut encore mieux laisser agir le hasard et s'en remettre à sa guise.

— Mais le hasard ne fait pas toujours aussi bien les choses, reprit Limiet. Car le hasard est... est...

— Très hasardeux ! compléta Taupin.

— Nous trouvâmes sous l'arbre le cadavre d'un énorme serpent, affreusement piétiné, et ne pûmes nous rendre compte de ce qui s'était passé, poursuivit le Rossai... En aucun cas le monstre n'avait pu vous dévorer tous deux. Nous supposâmes donc que vous vous étiez enfuis et que vous vous étiez réfugiés dans la forêt.

— En effet, reprit Jeannot, mais je me suis égaré.

— Nous avons donc cherché de tous côtés, et le roi du pôle à même fait participer aux recherches ses singes, qui le suivent tant qu'il est en forêt... Mais pas plus que nous, les animaux ne parvinrent à découvrir vos traces, et nous dûmes finalement abandonner les recherches.

Et Mister Steadily prononça votre condamnation :

— Ils doivent avoir été dévorés par les fauves, dit-il, sinon nous aurions dû les découvrir.

Et comme l'habitant du pôle affirma que la forêt était habitée

par une multitude d'énormes fauves, nous dûmes bien nous incliner.

Taupin et moi nous nous efforcâmes encore de lui faire prolonger les recherches, mais il n'en voulut rien entendre.

— Il vous est loisible de rester, dit-il à Limiet, qui déclara ne pas quitter la forêt sans vous avoir découvert mort ou vif, mais quant à moi, je poursuis ma route.

Il en fut fait ainsi, et nous sommes arrivés au cratère à l'endroit précis où vous vous trouviez.

— Je vous l'avais dit, s'écria Limiet, que nous retrouverions Jeannot ! Mon étoile m'a abandonné depuis tout un temps, mais depuis qu'elle brille de nouveau au firmament, je puis me reposer sur son influence magique...

— Voilà qui nous fait plaisir, répliqua Potard, mais demandez donc à votre étoile de nous montrer le chemin qu'il faut prendre pour sortir d'ici, car je présume que nous aurons encore d'autres aventures qui ne se termineront pas toutes comme celle-ci, d'où je conclus que nous devons nous efforcer de filer d'ici au plus vite.

— Nous y parviendrons, répondit Limiet. Nous y parviendrons, j'en suis persuadé.

— Et votre étoile ne saurait-elle nous procurer un poulet rôti ou quelque met de ce genre ! reprit Potard. Car je dois vous avouer que j'ai l'estomac dans les talons.

— Voilà déjà la forêt ! dit Dorange, en indiquant une masse sombre qui se profilait à l'horizon.

— Eh bien ! s'écria Limiet. A peine avez-vous posé la question, que voilà la forêt. Et la forêt, c'est aussi la nourriture, du moins je le présume !

— Soyez sans crainte, reprit Dorange, je connais les ressources de mon royaume.

Quoiqu'ils fussent tous très fatigués, ils reprirent leur route avec plus d'entrain et bientôt ils atteignirent la forêt.

Le roi du pôle porta les doigts à la bouche et siffla plusieurs fois.

— Prenons quelque repos, à présent, dit-il. Avant un quart d'heure d'ici, mes serviteurs seront là, et nous procurerons à manger et à boire. Nous ne pouvons pénétrer plus avant dans la forêt sans nous exposer à nouveau aux attaques des fauves.

Quelques moments après, les singes parurent de différents côtés. Nous avons fait connaissance de ces domestiques dévoués dans le palais du roi du pôle, lorsque celui-ci voulut régaler ses hôtes.

Dorange émit quelques sons, qui n'avaient aucune signification pour ses semblables, des sons courts, qui semblaient même ne pas former des mots, mais qui furent immédiatement compris par les singes.

Les animaux répondirent en poussant des cris perçants et s'éloignèrent aussitôt.

— Nous aurons bientôt à manger et à boire, fit l'habitant du pôle. Mes domestiques vont à la cueillette et bientôt nous serons pourvus de tout ce qu'il nous faut pour nous sustenter.

Et, en effet, à peine un quart d'heure s'était-il écoulé, qu'un singe parut, portant dans ses bras une quantité des gourdes contenant le vin naturel. Il fut bientôt suivi de ses congénères, portant d'autres fruits, et des crufs. L'un d'eux était même chargé d'une sorte de raisins, qui avaient un goût excellent, quoique un peu aigre, et qui étanchèrent la soif de nos amis.

Les explorateurs affamés dévorèrent toutes les provisions en un minimum de temps... Lorsque le repas fut terminé, Dorange dit à ses compagnons:

— Comme je vous l'ai dit, nous allons suivre la lisière de la forêt, pour abrégé le chemin, car, arrivés au bord du lac, nous devons faire un traite plus considérable que celle que nous avons faite en venant...

— Il nous est naturellement impossible de suivre le courant d'eau chaude qui nous a menés ici, fit Paul Potard.

— Oui et non, attendu qu'il suit encore une direction opposée, mais cela serait trop dangereux... Je l'ai essayé une fois, et, sans l'aide de mes éléphants, j'étais englouti depuis longtemps dans les eaux du lac.

— Les éléphants vous obéissent donc aussi ? demanda Steadily. Pouvez-vous vous faire comprendre d'eux ?

— Assurément. L'on dit parfois que les singes et les chiens sont les animaux les plus intelligents de la création, mais il n'en est pas ainsi. Cette place d'honneur revient aux éléphants. Ils me comprennent mieux et retiennent plus facilement. Ils sont plus dociles et sont au surplus doués d'une force qui rend parfois de signalés services.

— En effet, dit Potard, je m'en suis aperçu. Ils jettent un serpent gigantesque à terre comme s'il s'agissait d'une brindille d'herbe qui s'est accrochée aux branches.

— Et ces animaux n'ont pas leur pareils comme moyens de transport, surtout quand il s'agit de faire de longues étapes et de transporter des poids considérables. Vous vous en convaincrez dès que nous aurons atteint le bord du lac.

Déjà les voyageurs s'étaient remis en route... Ils s'aperçurent que les singes les suivaient en sautant de branche en branche.

Dès que nos amis s'arrêtaient pour se reposer et pour prendre quelques victuailles, les intelligents animaux leur procuraient le nécessaire.

Après un nuit de repos, qu'aucun incident ne vint interrompre, les amis arrivèrent au bord du lac, après une matinée de marche.

Enfant sa voix, l'habitant du pôle fit entendre quelques sons sourds et prolongés, pareils au son du cor, et bientôt le sol trembla comme sous le poids de lourds chariots.

Deux des animaux préhistoriques parurent, pareils à ceux que Jeannot et Potard avaient vus se désaltérer dans le lac limpide.

Dorange leur tapota la trompe, comme le cavalier fait pour témoigner sa satisfaction au cheval. Puis il prononça quelques mots d'une langue étrangère.

Les animaux s'agenouillèrent...

— Veuillez prendre place, messieurs ! fit l'habitant du pôle.

Tous le regardèrent d'un air interrogateur.

— Vous trouverez à vous asseoir aisément sur le dos de ces pachydermes, poursuivit-il, et ils vous conduiront en peu de temps jusque devant mon palais.

Aidés par Dorange, nos amis grimpèrent le long des flancs rugueux des bêtes, et bientôt tous furent assis sur leurs dos.

Le long de la rive du lac, qu'ils contournèrent, les animaux se dirigèrent vers l'habitation du solitaire, qui avait appris à parler aux animaux et à se faire comprendre d'eux...

— Le soir va tomber, dit Dorange. Je vous invite donc à passer votre dernière nuit à l'abri de mon palais. Demain nous nous dirigerons vers les hauteurs, c'est à dire vers la banquise... Comme je vous l'ai dit, le courant d'eau chaude se fraie un passage à travers les glaces, vers la mer, si ma supposition est exacte. Mais ce n'est là qu'une supposition et je vous avertis que vous vous exposez peut-être à mille dangers inconnus... Mais d'après moi c'est le seul chemin vers le monde civilisé...

Préférez-vous ne pas vous exposer à ces dangers, et de rester au pôle, je vous désignerai un endroit, — loin d'ici, car vous savez que j'aime la solitude, — où vous pourrez vivre tranquillement, et vous saurez également apprivoiser les animaux d'ici, qui vous serviront. Les animaux sont très dociles ici, parce qu'ils n'ont jamais vu des hommes qui leur voulaient du mal...

— Je vous remercie, dit Steadily, mais je désire revoir l'Angleterre et miss Victoria, et le plus vite possible.

— Et vous voulez également faire savoir à vos semblables que vous avez découvert le pôle, dont vous avez pris possession au nom de la Grande-Bretagne.

— Mais oui, c'est ce que je veux.

— Je le conçois. Vous n'êtes pas encore assez longtemps ici pour avoir pu vous défaire de cette vanité bien humaine...

Puis, se tournant vers les autres, Dorange poursuivit d'un ton moqueur :

— Y en a-t-il parmi vous qui désirent passer leur vie au pôle ?

— Je veux revoir ma mère, dit Jeannot, et braver les plus grands dangers pour cela.

— J'accompagne Jeannot ! fit le Rossai.

— Et il faut que je mène Jeannot à sa mère, fut la réponse de Limiet.

— Je suis au service de Mister Steadily, dit Taupin, et j'ai beaucoup d'amendes à regagner à son service...

— Si vous désirez rester ici, dit l'Anglais, je suis prêt à vous rendre la liberté et à vous faire remise de toutes vos amendes.

— Bien obligé, monsieur, mais il me serait impossible de trouver un service ici, les singes me feraient une concurrence par trop effrénée.

L'habitant du pôle se tourna vers Paul Potard.

— Vous ne répondez pas, mon cher collègue en science ? Resteriez-vous ici pour vous livrer à vos études favorites ?...

— A quoi bon, si je devais mourir ici ?

— A votre propre contentement... Mais, il est vrai, vous êtes ici depuis trop peu de jours comprendre la valeur de ce que je dis... Vous vous mettrez donc demain en route pour tâcher de retrouver la route d'Europe... La bonne nuit... Je vous donnerai un pas de conduite...

Le lendemain, les voyageurs se mirent en route dès l'aurore...

C'étaient plutôt les éléphants qui se mirent en route, avec les voyageurs sur le dos.

Dorange avait pris place sur le premier animal, tout devant. Derrière lui s'étaient placés Mister Steadily, Jeannot et le Rossai.

Le second pachyderme transportait Taupin, Limiet et Paul Potard.

Un troisième éléphant portait un radeau pareil à celui qui avait permis la traversée du lac.

Les voyageurs s'étaient rhabillés, car Dorange leur avait rappelé qu'ils allaient gravir cette fois le versant du puits polaire... Petit à petit, la chaleur allait donc diminuer.

Vers le soir, les animaux avaient fourni une longue traite.

Ils avaient marché presque constamment au trot... et lorsqu'un éléphant trotte, il fait rapidement un bon ruban de route. Surtout les éléphants qui transportaient nos amis...

Ils atteignirent ainsi la rivière, qui poussait rapidement ses flots entre ses rives encaissées.

Le radeau fut mis à l'eau...

— Voici venu le moment de prendre congé, fit l'habitant du pôle en s'adressant à Steadily.

Il lui serra la main.

— Êtes-vous décidé à rester ici ? demanda l'Anglais.

— Moi ? comment donc ?... Auriez vous déjà oublié ce que je vous ai dit au sujet de la manière dont j'envisage la vie ?... Je vous répète donc que je vous considère comme des fous... Vous pouvez jouir ici d'un repos éternel, et vous fuyez !... Allons, je n'insiste pas !... Vos compagnons ont chargé les provisions sur le radeau et il est temps de partir... Bon voyage à tous !.. Non, ne me remerciez pas !.. Le hasard m'a placé sur votre route... Adieu ! A bord, Mister Steadily... Je détache le radeau.. Adieu !

Entraîné par le courant, le radeau s'éloigna avec une vitesse vertigineuse.

Tous les yeux étaient fixés sur l'étrange silhouette du vieillard qui se trouvait sur la rive, les bras croisés sans montrer la moindre émotion, maître de soi, et qui laissait les autres retourner vers leurs semblables, pour retourner avec joie vers la solitude qui l'enchantait...

— Voilà la première fois que je rencontre un véritable philosophe, murmura Steadily.

— Il retourne vers son ermitage, dit Jeannot.

L'habitant unique du pôle avait, en effet, pris place sur l'un des monstrueux animaux...

Les voyageurs lui lancèrent un dernier adieu et agitèrent leurs chapeaux...

Ce bruit dut atteindre l'oreille de Dorange, car il se retourna et salua les passagers du radeau d'un geste large...

Et il disparut...

Le flot continuait d'entraîner le radeau... Les rives étaient rocheuses, très hautes, et semblaient entourer un paysage stérile, car aucun arbre ne se présentait à la vue des voyageurs.

Durant plusieurs heures le radeau poursuivit sa route monotone, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre, pareil à un remous de l'eau...

— Une chute d'eau ! s'écria Steadily... Ce ne peut-être que cela ! Ecoutez !

On eut dit que la vitesse du courant s'accélérait encore.

— Tenez-vous bien... du mieux que vous pouvez ! Sinon...

Il ne put achever...

Rapide comme une flèche, le radeau avait été précipité dans les airs et venait de s'abîmer dans un précipice, tandis que l'eau rejaillissait de toutes parts et retombait avec fracas.

Une obscurité profonde s'était faite toute à coup...

— Tout le monde à bord ? demanda Steadily, et le son de sa voix retentit comme sous la voûte d'une cave.

Ils se redressa péniblement, car, tout comme les autres, il s'était

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
